



Devant Verdun.

LES CROQUIS DE GUERRE DE MATHURIN MÉHEUT

PENDANT les premiers mois de 1914 Méheut voyageait aux Indes, à Ceylan, au Japon.

Son exposition des Arts Décoratifs venait de lui donner la joie de sentir des admirations et des sympathies se grouper autour de son œuvre déjà faite; la joie de sentir aussi qu'un public nombreux attendait impatientement son œuvre à venir. Il étudiait, travaillait et, maître des ressources de son métier, à la veille de donner ses productions capitales, il poursuivait enfin avec enthousiasme sa belle

carrière d'artiste. Vint la guerre. Méheut regagna précipitamment la France, son régiment

de Bretagne, et partit sur le front. Il y est resté jusqu'à la fin. Et tant qu'il le fallut, tant qu'on l'exigea, il y eut sous l'uniforme de fantassin un mobilisé Méheut, très fier de sa section, puis très soucieux de perfectionner dans ses détails utiles et le fini de sa présentation, le délicat ouvrage qu'on lui avait confié: la restitution sur la carte des documents de la photographie aérienne.

« Pourtant, dit-il lui-même en parlant de son départ à la



guerre, j'avais mis à peu près ce qu'il me fallait dans mon sac. Et, dès que je l'ai pu, j'ai fait des croquis. »

Pouvait-il s'empêcher de voir? Pouvait-il ne pas être sans cesse tourmenté par le besoin de dire ce qu'il voyait? Quand il n'avait pas le temps de dessiner, il écrivait. Et le meilleur commentaire des croquis publiés aujourd'hui serait assurément quelques longs extraits de la correspondance que nous avons eu le privilège de parcourir.

Ces lettres expliquent tout Méheut. Elles montrent avec quelle intense sensibilité il sait faire vivre son âme de l'âme des choses et des gens qui l'entourent. Elles révèlent son goût du travail probe et bien fait, quel que soit le travail; son courage consciencieux devant toutes les tâches. Elles prouvent, enfin, à quel parfait oubli de soi il arrivait dans l'existence la plus désolante, à force de curiosité toujours en éveil, de sympathie émue et d'admiration toujours prête à jaillir, devant les spec-

tacles de la Vie Universelle, nature et humanité.

Longuement, dans ses lettres, il parle de ses hommes, donnant leur nom, leur surnom, leurs petites histoires privées, expliquant leur caractère, leurs adresses à la besogne, les incidents affreux ou gais malgré tout de leur journée, leur résignation stoïque, digne de celle des pêcheurs au milieu desquels il avait longtemps vécu. Il parle de lui-même, de ses propres soucis, des idées, angoisses ou espérances, que les événements agitaient en lui. Il parle de ses occupations et de ses dangers, sans se plaindre, en homme qui sait que la partie est sérieuse et qui s'y applique de son mieux. Sans doute même, les détails qu'il envoyait à sa femme sur les aménagements de son secteur d'Argonne ont dû faire l'inquiétude de la censure, tant ils sont précis et techniques, tant Méheut s'intéressait à son sujet. Plus tard, il décrit ses travaux à l'État-Major, ses ateliers de hasard, la machinerie dont il se servait et qu'il aimait pour son bon usage, son





aspect même, sa forme ingénieuse, ses couleurs.

Car les lettres de Méheut sont bien surtout des lettres de peintre. Entre les traits innombrables par lesquels la réalité l'impressionne ce sont toujours les traits pittoresques qui agissent sur lui le plus profondément et dont il parle le plus volontiers. Voit-il des cornemusiers de la Garde Écossaise il indique aussitôt « les tons rouge-écarlate, vert et noir dont s'enrubannent leurs instruments aux tubes bagués d'ivoire; le frémissement que donne à la marche de ses sauvages musiciens, l'envolée de toutes ces banderoles ». Dans le défilé des highlanders, il signale — se souvenant secrètement peut-être de ses études de fauves en

marche — « l'allure rythmée, longue et souple dont ces lascars développent leurs jambes nues, fleuries de pompons rouges au mollet. » Un crépuscule mélancolique dans une plaine pâle et nue des Flandres, il le note par un calvaire « au Christ un peu de travers, blanc comme un filet de gouache sur le ciel d'encre ». Et, en parlant d'une nuit de Verdun, il étudie, il analyse, presque malgré lui, les nuances variées et fuyantes de l'illumination du ciel que font les éclatements et les départs, et, « sur une crête plus calme et sombre au milieu de cet enfer, la lueur des fusées suspendues donnant une lumière sourde, paralysée par de gros nuages gonflés. »



Même si la piété familiale ne s'en faisait pas un devoir, elles mériteraient de rester ces pages écrites par Méheut en grande hâte, avant le départ du courrier quotidien. A côté de la documentation des dessins, elles forment une documentation complémentaire que, sans aucun doute, il trouvera lui-même profit à utiliser. Pour nous, ces lettres sont sans prix. Elles prouvent de quelle façon souvent douloureuse, Méheut est arrivé à cette parfaite connaissance des choses et des gens de la guerre dont



témoignent ces croquis. Elles nous apprennent combien étaient précaires les outils dont il se servait : feuilles de carnets, stylo, petite boîte de couleurs. En vérité, il fallait les mille expériences de ses études anciennes, toute la sécurité de son art, toute sa rapidité, toute sa force, pour qu'il arrivât à saisir le réel et à l'exprimer comme il l'a fait dans la suite de ses croquis robustes, justes, toujours respectueux des formes, de la perspective, de l'harmonie des couleurs; toujours soucieux de ne pas dédaigner le vrai, sous prétexte d'émotion trop